Sade : « Je suis l'homme de la nature avant d'être celui de la société »

Culture générale · mis à jour le 2026-11-09
Version de travail (statut : brouillon)

Plan court

Problématique. Se dire homme de la nature avant la société, est-ce libérer l'homme d'un artifice qui le contraint, ou le nier, puisque l'humanité est précisément ce qui s'ajoute à la nature ? Si la nature en nous est pulsion et microbe, l'homme « de la nature » est-il encore un homme ?

- I. La revendication a un sens : la société est un artifice qui contraint une nature première.
  1. Les conventions sont arbitraires et elles coûtent.
  2. La société s'installe en nous et nous rend coupables sans faute.
  3. Le désir existe avant la loi, et il la déborde dès qu'elle cède.
- II. Mais l'homme de la nature n'existe pas : sous la société, on ne trouve pas un homme libre, on trouve un homme défait.
  1. Le sauvage heureux est une invention de l'homme civilisé.
  2. Celui qui se rend à sa nature ne s'y retrouve pas, il s'y perd.
  3. La nature ne libère pas l'homme, elle le dispense d'être libre.
- III. L'humanité n'est ni nature ni société, mais la tension entre les deux, que Sade supprime.
  1. La nature qu'on invoque est déjà une construction.
  2. La société n'est pas une convention, c'est ce qui nous tient debout.
  3. L'homme de la nature avant la société finit l'homme contre les autres.

Introduction

Accroche. Dans *Antigone*, Sophocle fait de l'homme un être « capable de tout », qui franchit toutes les limites, et dont la seule borne est la mort (cours). Sade, deux mille ans plus tard, tire de cette puissance une conclusion que Sophocle n'aurait pas acceptée : si l'homme peut tout, la société qui le limite n'a aucun droit sur lui. « Je suis l'homme de la nature avant d'être celui de la société. »

Analyse des termes. La source exacte de la phrase n'est pas établie ; on travaille sur les mots donnés. « Je suis » : une revendication d'identité, à la première personne, celle d'un individu qui se définit seul. « L'homme de la nature » : l'homme qui relève de la nature, qui lui obéit ; « celui de la société » : l'homme façonné par les lois et les mœurs. « Avant » a deux sens : une antériorité dans le temps (l'état de nature précède la société) et surtout une priorité de valeur (ma nature a plus de droits que vos conventions). Chez Sade, la formule sert à justifier le désir contre la loi : elle suppose que la nature est un fond vrai et la société un vernis. Le piège : prendre la phrase pour une libération évidente, ou la rejeter sans voir ce qu'elle a de juste contre une société hypocrite.

Problématique. Se dire homme de la nature avant d'être celui de la société, est-ce libérer l'homme d'un artifice qui le contraint, ou le nier, puisque l'humanité est précisément ce qui s'ajoute à la nature ? Si la nature en nous est pulsion, agressivité et microbe, l'« homme de la nature » est-il encore un homme, ou un homme qui s'est défait ?

Annonce. Nous verrons d'abord que la revendication a un sens, parce que la société contraint une nature qu'elle fait payer (I). Nous montrerons ensuite que l'homme de la nature n'existe pas,

et que ce qu'on trouve sous la société n'est pas un homme libre mais un homme défait (II). Nous verrons enfin que l'humanité est la tension entre nature et société, et que Sade, en supprimant l'un des deux termes, ne libère pas l'homme : il le laisse seul contre les autres (III).

I. La revendication a un sens : la société est un artifice qui contraint une nature première

I.1 Les conventions sont arbitraires et elles coûtent

Thèse

La société impose des règles que personne n'a choisies, et elle fait payer à chacun, en bonheur, la sécurité qu'elle lui donne.

À définir. Une convention est ce qui ne vaut que par accord entre les hommes, et non par nature : les Grecs opposaient le *nomos* (la loi, la coutume) à la *phusis* (la nature).

Explication. La première force de la phrase de Sade est de rappeler une évidence : les lois et les mœurs sont des productions humaines, différentes d'un pays à l'autre, et elles coûtent. Ce qui est permis ici est interdit là. Et ce que la société donne en protection, elle le prend en satisfaction : on ne peut plus frapper son voisin, mais on ne craint plus d'être frappé. Vu de l'individu, le marché n'est pas toujours bon.

Corroboration. Freud, *Malaise dans la civilisation*, V, § 12 : « L'homme civilisé a fait l'échange d'une part de bonheur possible contre une part de sécurité. » Freud reconnaît que les efforts de la civilisation « n'ont guère abouti » à rendre les hommes heureux (V, § 9). Il donne ainsi à la plainte de Sade sa formulation la plus sérieuse : la société est bien un échange, et l'échange a un coût que chacun paie.

Deuxième référence. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique* (1895, cours) : les règles sociales « s'imposent à l'individu indépendamment de sa volonté » et disciplinent jusqu'à la manière de se tenir ; exemple du cours, toucher les cheveux d'un enfant est interdit dans certaines cultures et normal dans d'autres. Durkheim ajoute à Freud la preuve de l'arbitraire : les règles changent d'une société à l'autre, donc aucune n'est naturelle.

Phrase choc. La société est un contrat que personne n'a signé.

Transition. Si la société n'était qu'une contrainte extérieure, l'homme de la nature pourrait s'en libérer en s'éloignant. Mais elle est entrée en lui, et c'est là qu'elle fait le plus mal. ### I.2 La société s'installe en nous et nous rend coupables sans faute

Thèse

La société ne se contente pas d'interdire de l'extérieur : elle s'installe dans l'individu, qui devient son propre policier et son propre coupable.

À définir. Le Surmoi (Freud) est l'instance intérieure qui surveille et punit ; la culpabilité est un sentiment, à distinguer de la faute, qui est un acte.

Explication. Prenons un homme seul dans une pièce, qui a envie de voler un objet et ne le fait pas, alors que personne ne le verra. Qui l'en empêche ? Personne de l'extérieur : la loi est en lui. Et cette loi intérieure a un défaut : elle punit d'autant plus que l'on est vertueux, et elle punit même l'intention. C'est l'argument le plus fort en faveur de Sade : la société rend coupable sans faute.

Corroboration. Freud, *Malaise*, VII, § 3, § 7 et § 16. Le Surmoi est comme une garnison installée dans une ville conquise ; plus on est vertueux, plus la conscience se montre sévère ; et l'on peut se sentir coupable sans avoir commis de faute, parce que l'intention suffit. Freud décrit exactement le mécanisme contre lequel Sade se révolte, et il le juge lui aussi excessif : le Surmoi collectif « édicte

une loi et ne se demande pas s'il est possible à l'homme de la suivre » (VIII, § 10).

Deuxième référence. Tournier, *Vendredi*, chapitre IV, p. 71-79. Robinson, seul sur son île, s'impose une Charte et un Code pénal, et purge lui-même ses peines : un jour de jeûne, quelques heures dans la fosse. Tournier donne l'image : la loi intériorisée fonctionne sans aucun autre homme pour l'appliquer.

Phrase choc. La loi commence quand il n'y a plus personne pour la faire respecter.

Transition. La société contraint de l'extérieur et de l'intérieur. Mais qu'est-ce qu'elle contraint ? Un désir qui existait avant elle, et qui reprend son cours dès qu'elle se relâche. ### I.3 Le désir existe avant la loi, et il la déborde dès qu'elle cède

Thèse

La société canalise le désir dans des formes utiles ; mais ces formes sont des lits creusés, non des sources, et le désir reparaît dès que la contrainte faiblit.

Explication. Le mariage, la famille, le travail sont des cadres que la société donne au désir pour le rendre utile. Mais le désir ne vient pas de ces cadres. Quand ils disparaissent, par la solitude ou par une catastrophe, le désir ne disparaît pas avec eux : il cherche d'autres chemins. C'est ce que Sade appelle être l'homme de la nature.

Corroboration. Tournier, *Vendredi*, chapitre VI, p. 118. Privé de toute femme, Robinson sent son désir sortir du « lit préparé à l'avance par la société » pour « la perpétuation de l'espèce » ; il compare la société à un moulin qui enferme un torrent « dans un bief, dans un moulin, dans une machine ». Son désir se porte alors sur l'île elle-même (la combe, les mandragores, à mentionner sobrement). Le roman montre le désir débordant les formes sociales dès qu'elles manquent.

Deuxième référence. Camus, *La Peste*, II, 6 : quand les prêches de Paneloux ne rassurent plus, les Oranais retournent « à la jouissance » ; les cafés sont pleins, on dépense sans compter. Camus ajoute à Tournier que le phénomène n'est pas insulaire : une ville entière se conduit en « homme de la nature » quand la loi commune cède.

Phrase choc. Sous l'homme de la société, le désir n'attend qu'une brèche.

Transition. Tout cela donne raison à Sade sur un point : la société est un artifice qui coûte, et la nature est un fond qui attend. Mais que trouve-t-on exactement quand on s'y rend ? Un homme libre, ou un homme en train de se défaire ?

II. Mais l'homme de la nature n'existe pas : sous la société, on ne trouve pas un homme libre, on trouve un homme défait

II.1 Le sauvage heureux est une invention de l'homme civilisé

Thèse

L'homme de la nature n'a jamais existé que dans l'imagination de l'homme de la société ; là où l'on a cru le voir, on a vu un homme soumis ou un chef.

Explication. Pour se dire « homme de la nature », il faut déjà être l'homme d'une société qui a inventé l'idée de nature. Le sauvage heureux est une projection : on lui prête la liberté qu'on n'a pas. Mais sans loi, la liberté ne vaut rien, puisque personne ne la protège : l'homme sans société est libre comme un lapin est libre, jusqu'au prochain renard.

Corroboration. Freud, *Malaise*, III, § 3 et § 13, V, § 12. Le bonheur des peuples primitifs est une illusion d'Européens. « La liberté individuelle n'est donc nullement un produit culturel » : elle était la plus grande avant toute civilisation, mais elle n'avait alors « guère de valeur », car l'individu n'était guère en état de la défendre. Et l'homme primitif n'était libre que s'il était le chef. Freud

accorde à Sade que la liberté est naturelle, et lui retire tout : une liberté sans valeur, réservée au plus fort.

Deuxième référence. Rousseau (hors programme, paraphrase prudente) : l'état de nature est un repère pour juger la société, qui n'a peut-être jamais existé. Rousseau, que l'on prend pour le défenseur de la nature, la traite comme une hypothèse de raisonnement, non comme un lieu où revenir.

Phrase choc. L'homme de la nature est une invention de l'homme de la société.

Transition. Supposons pourtant qu'un homme se rende vraiment à sa nature, sans société. Que devient-il ? Le corpus a fait l'expérience, et le résultat n'est pas celui que Sade annonce. ### II.2 Celui qui se rend à sa nature ne s'y retrouve pas, il s'y perd

Thèse

Quand un homme se rend effectivement à sa nature, il ne se retrouve pas : il se perd, et ce qu'il perd d'abord, c'est le « je » qui voulait se libérer.

Explication. La libération de Sade suppose un « je » qui reste maître pendant que le désir se déchaîne. Mais la tension entre le désir et la loi est ce qui tient le sujet debout, comme deux câbles tendus tiennent un mât. Coupez l'un des câbles, et ce n'est pas le désir qui est libéré : c'est le mât qui tombe.

Corroboration. Tournier, *Vendredi*, chapitre II, p. 38-39. La souille : Robinson, sans société, se vautre dans la boue, perd la station debout, le langage, la certitude que le monde existe. Ce n'est pas un retour à l'animal, un animal se porterait bien ; c'est l'effondrement de « l'échafaudage » humain. Deleuze, dans sa postface, rapproche Robinson de Sade par la perversion (appui, à n'utiliser qu'en expliquant la thèse : autrui comme structure du monde). Le roman est la contre-épreuve de Sade : voilà l'homme de la nature avant la société.

Deuxième référence. Stevenson, *L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde* (hors programme, cours de l'an dernier, paraphrase) : Hyde grandit et Jekyll disparaît ; la libération sans tension détruit le sujet. Contresens à éviter : Stevenson ne dit pas « laisse parler ta part animale ». Il montre ce qui arrive quand on le fait.

Phrase choc. Qui se rend à sa nature ne s'y retrouve pas, il s'y perd.

Transition. On pourrait objecter que l'homme défait est au moins débarrassé de ses soucis. C'est vrai, et c'est précisément le problème : ce que la nature lui donne, ce n'est pas la liberté, c'est la décharge. ### II.3 La nature ne libère pas l'homme, elle le dispense d'être libre

Thèse

L'homme de la nature n'est pas un homme libre, c'est un homme déchargé : sans responsabilité, sans souci, donc sans liberté.

À définir. La liberté n'est pas l'absence de contrainte mais la capacité de se gouverner soi-même.

Explication. Sade confond liberté et absence de loi. Mais celui qui suit sa nature ne se gouverne pas : il est gouverné par elle, comme un homme ivre est gouverné par l'alcool. La preuve, c'est que l'état « naturel » est vécu comme un soulagement : plus rien à décider. Un homme qui n'a plus rien à décider n'est pas libre ; il est soulagé.

Corroboration. Boulle, *La Planète des singes*, III, 8 et III, 11. Une dompteuse humaine, enfermée dans une cage, dit sur un enregistrement : « Je n'ai plus ni soucis ni responsabilités », et elle est heureuse. Le professeur Antelle, devenu bête, a trouvé, dit Ulysse avec ironie, une « solution satisfaisante au problème de l'existence ». Le roman montre l'homme de la nature réel : diminué, non libéré, et content de l'être.

Deuxième référence. Platon, *Alcibiade*, 122a et 119c. Le prince perse apprend « qu'il commande d'abord à ses passions, au lieu de s'y asservir » ; et Socrate réfute Alcibiade qui comptait sur ses

« dons naturels ». Platon ajoute la définition qui manque à Sade : être libre, c'est commander à sa nature, pas lui obéir.

Phrase choc. La nature ne libère pas l'homme, elle le dispense d'être libre.

Transition. L'homme de la nature est donc une fiction, et sa réalité une déchéance. Mais rejeter Sade n'oblige pas à sacraliser la société : il faut comprendre ce que sa formule manque, et c'est le rapport même entre les deux termes.

III. L'humanité n'est ni nature ni société, mais la tension entre les deux, que Sade supprime

III.1 La nature qu'on invoque est déjà une construction

Thèse

Il n'y a pas de retour à la nature : toute « nature » qu'un homme revendique est une forme humaine de plus, et quand un homme change de forme, il va vers l'avant.

Explication. Sade imagine la nature derrière la société, comme un sol sous un plancher. Mais ce qu'un homme trouve en quittant une forme sociale, c'est une autre forme, qu'il construit. Le seul personnage du corpus qui réalise le programme de Sade, vivre selon la nature, hors de toute société, n'y revient pas : il invente une manière de vivre que personne n'avait vécue avant lui.

Corroboration. Tournier, *Vendredi*, p. 53, 121, 133, 226. Le mot « déshumanisation » change de sens dans le roman : négatif d'abord (la solitude qui détruit, p. 53), puis positif (un « nouveau progrès de déshumanisation », p. 133, quand Robinson découvre le soleil). Ce que Robinson quitte, c'est le modèle hérité (le travail, l'accumulation, le temps compté) ; ce qu'il devient, c'est « élémentaire » (p. 226), et le roman parle d'« humanité nouvelle » (p. 121). Ce n'est pas un retour, c'est une métamorphose.

Deuxième référence. Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien* (1951, cours) : l'empereur Hadrien, qui fait le bilan de sa vie, découvre que même l'auteur de ses actes reste obscur à lui-même ; le cours parle d'« opacité de soi à soi ». Yourcenar ajoute à Tournier que l'homme qui se dit « de la nature » ne connaît pas cette nature : il la reconstruit après coup, comme un historien, avec les mots de sa culture. Il n'y a pas d'homme avant sa culture.

Phrase choc. Le retour à la nature est toujours un aller.

Transition. Si la nature est une construction, que vaut la société ? Sade la voit comme un ensemble de règles imposées. Il se trompe sur ce qu'elle est. ### III.2 La société n'est pas une convention, c'est ce qui nous tient debout

Thèse

Sade se trompe sur la société : elle n'est pas d'abord un ensemble de règles imposées, mais le réseau de liens qui fait qu'un homme existe pour quelqu'un.

Explication. Si la société était un vernis, on pourrait l'ôter sans perte. Mais ce qu'un homme perd quand il perd la société, ce n'est pas des règles, c'est de la densité : des gens qui ont besoin de lui, qui l'attendent, à qui ses gestes s'adressent. Un homme peut avoir de l'argent, des titres, des habitudes, et n'être plus personne. La société n'est pas ce qui nous contraint, c'est ce qui nous tient.

Corroboration. Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitres I et V. À Estoril, en 1940, des exilés fortunés jouent à la roulette ; ils ont tout gardé et ne sont plus rien : « Ce n'est point d'argent qu'ils manquaient, mais de densité ». Et au chapitre V : « La vie crée l'ordre, mais l'ordre ne crée pas la vie » ; « Une civilisation se fonde d'abord dans la substance », non dans les institutions. Saint-Exupéry refuse à la fois la société-convention (l'ordre pour l'ordre) et l'individu sans liens (le revenant d'Estoril).

Deuxième référence. Durkheim (cours), encore, mais cette fois contre Sade : si « c'est la société qui produit l'individu », si la langue et les manières de sentir viennent du groupe, alors un homme « avant la société » n'aurait ni langue ni sentiments ; il ne pourrait même pas dire « je suis ». La phrase de Sade est prononcée dans une langue que la société lui a donnée.

Phrase choc. La société n'est pas ce qu'on nous impose, c'est ce qui nous tient debout.

Transition. Reste à savoir ce que devient réellement celui qui se place avant la société. Il ne reste pas à côté d'elle ; il se retourne contre elle, et le corpus en donne la figure. ### III.3 L'homme de la nature avant la société finit l'homme contre les autres

Thèse

Celui qui se place avant la société ne reste pas à côté d'elle : il se retourne contre elle, et il finit seul, parce que son bonheur a besoin du malheur des autres.

Explication. Supprimer la tension entre nature et société, c'est se condamner à prospérer sur ce qui défait les autres. La figure sadienne n'est pas un libertin joyeux ; c'est l'homme qui se réjouit d'une catastrophe parce qu'elle met tout le monde à son niveau et suspend la loi qui le poursuivait. Le jour où la loi revient, il est seul.

Corroboration. Camus, *La Peste*, IV, 1 et V, 5. Cottard, un homme qui avait quelque chose à se reprocher avant la peste, s'épanouit pendant l'épidémie : il fait des affaires, il est à l'aise, parce que la peste est la seule chose qui ait su « mettre les gens ensemble » et qu'il préfère être « assiégé avec tous que prisonnier tout seul ». Tarrou le juge « complice ». À la fin, quand la peste s'en va, Cottard tire sur la foule depuis sa fenêtre et il est arrêté : un « cœur ignorant, c'est-à-dire solitaire ». Cottard est l'homme qui s'est mis hors de la loi avant la peste, et qui a besoin que la nature (le fléau) défasse la société pour y respirer.

Deuxième référence. Freud, *Malaise*, V, § 11 : un groupe ne s'unit qu'en laissant d'autres en dehors « pour recevoir les coups ». Freud explique le destin de Cottard : celui qui se veut sans aucun groupe n'a plus le choix qu'entre la solitude et la guerre.

Phrase choc. L'homme de la nature avant la société finit toujours l'homme contre les autres.

Objection anticipée

On peut défendre Sade comme critique d'une société hypocrite, et Freud lui-même reproche au Surmoi collectif d'exiger l'impossible (VIII, § 10). Réponse : la critique de la morale ne rend pas la nature innocente. Freud, qui accorde que la société demande trop, maintient que la nature en nous est agressivité, et que l'abolir, ce serait abolir la seule chose qui la contienne. On peut vouloir une société moins coupable ; on ne peut pas vouloir l'homme d'avant la société, il n'existe pas.

Sources : Colle Vulliard (recueil, sujet 4), citation (source non vérifiée).